

plus ou moins bonne que prendront les affaires de la culture et par conséquent le profit ou la perte.

Les races comme les plantes subissent l'influence du sol et du climat, tout le monde l'admet. Ainsi pour engraisser des bœufs au pâturage, il faut un terrain riche et un climat qui favorise la croissance abondante de l'herbe ; tandis que les laines les plus fines s'obtiennent des moutons entretenus sur les terrains légers des climats secs.

Eh bien, vouloir changer les rôles, faire de l'engraissement au pâturage sur des terrains secs et légers, ou bien chercher à obtenir des laines fines sur des sols riches et humides est tout simplement absurde. Heureusement que ces erreurs sont trop palpables pour qu'on s'y laisse aller ; mais il en est d'autres qui, pour n'être pas aussi visibles que les précédentes, n'en exercent pas moins une grande influence sur les succès de la spéculation.

En général, n'oublions pas que, toutes choses égales d'ailleurs, plus la race est développée, plus son alimentation doit être abondante, variée et régulière.

Le vieux dicton : tels fourrages, tels bestiaux est parfaitement exact, il exprime en deux mots la solidarité complète qui existe entre l'amélioration de la culture et celle du bétail. Nous voudrions que tous nos lecteurs fussent convaincus de cette vérité. La bonne alimentation forme les animaux de grande taille et c'est en vain que l'on essaie d'augmenter la taille de jeunes sujets par le choix de reproducteurs de grandes races. Le seul résultat de cette manière d'opérer si peu raisonnée, sera des produits défectueux, plus défectueux même que ceux de la race que l'on veut améliorer. Tandis que par l'amélioration du régime seule, celle de la race se fera d'elle-même presque à l'insu du cultivateur.

La possession des animaux améliorés n'est donc réellement avantageuse que dans certaines situations malheureusement encore bien rares avec le système de culture généralement suivi. Nous admettons avec les meilleurs auteurs et les plus intelligents praticiens que les races perfectionnées produisent la rente la plus élevée, donnent avec une même quantité de fourrages des revenus plus forts que les races communes. Mais on se trompe grandement lorsque l'on pense que partout et toujours leurs produits sont proportionnels à l'alimentation qu'ils reçoivent. Tant que l'alimentation que ces races obtiennent égale ou dépasse celle sous l'influence de laquelle elles se sont formées, les profits sont abondants ; mais du moment qu'elle devient plus faible, c'est-à-dire du moment que ces races sont soumises au régime de la misère, les profits qu'elles donnent sont plus faibles que ceux des sujets de races communes.

Toutes les races, depuis la plus améliorée jusqu'à la plus chétive, se sont formées sous l'influence d'un régime particulier et ne sont complètement profitables que lorsqu'elles reçoivent ce régime ou qu'on l'augmente.

De ceci nous devons conclure que chaque phase dans l'amélioration de la culture demande une race qui lui est propre ; mais vouloir commencer la transformation des races avant celle de la culture c'est se créer une position impossible.

N'interversons pas les rôles à culture pauvre, animaux chétifs ; mais à culture riche, animaux perfectionnés. Les premiers tireront un bon parti de la triste position où ils sont placés, tandis que les seconds y perdraient toutes leurs qualités les plus précieuses ; ceux-ci, au contraire, sont les seuls qui puissent donner les produits proportionnels à l'abondance où on les a placés.

Les races chétives réussiront donc mieux que toutes les autres dans les exploitations où les améliorations culturales n'ont pas encore pénétré ; mais les races améliorées seules mériteront une place dans les cultures riches et capables de leur procurer un régime abondant, varié et régulier. En un mot, les races

perfectionnées sont le but de toutes les améliorations agricoles, et celles d'un moindre mérite sont le moyen d'y arriver.

Examinons comment les choses se passent dans la pratique, et nous aurons une preuve de l'exactitude de ces principes.

Tout le monde admet : 1o. que l'amélioration en agriculture consiste à enrichir le sol de manière que la production atteigne son maximum ; 2o. que le moyen d'y arriver consiste dans l'emploi des fortes fumures ; 3o. que ces dernières ne peuvent être obtenues que par une grande quantité de fourrage consommée par un nombreux bétail qui paie par ses produits autres que le fumier toutes les dépenses qu'exige son entretien. En résumé, le moyen d'arriver à l'amélioration de la culture consiste donc à produire beaucoup de fourrages, ce qui ne peut se faire que graduellement ; mais une fois cette forte production de fourrages obtenue, c'est le moment de se pourvoir d'animaux perfectionnés. Car alors ces bestiaux se trouvent dans la position la plus favorable pour produire abondamment.

En effet, les animaux de races perfectionnées exigent, dans toutes les saisons de l'année, une alimentation exempte de toutes les causes qui peuvent la réduire, une alimentation toujours constante et toujours variée. Cette exigence est pleinement satisfaite en hiver par un régime basé sur les racines et les fourrages secs, et en été par des fourrages verts ou un pâturage varié et toujours abondant. C'est précisément ce qu'obtient la culture riche des contrées où les améliorations agricoles ont pénétré.

Les animaux de races rustiques, au contraire, ont moins de besoins, peuvent parcourir de grands espaces pour trouver leur nourriture, ne souffrent pas trop dans les temps de pénurie ; mais ne profitent pas aussi bien au milieu de l'abondance. Ce sont, par conséquent, les plus profitables dans les exploitations arrières, où l'amélioration de la culture n'a encore fait que peu de chemin.

L'aptitude fourragère du sol, voilà donc le guide le plus sûr dans le choix de la race la plus convenable ; suivant que cette aptitude aura été portée à un degré plus ou moins élevé, on pourra adopter un bétail d'une taille plus ou moins forte et ayant acquis une amélioration plus ou moins avancée. Avec une grande production de fourrages variés, il deviendra facile de substituer aux races locales, quelquefois bien défectueuses, d'autres races plus parfaites, et tirant un meilleur parti de l'alimentation plus abondante et plus variée qu'on peut leur procurer. Mais ici plus que dans toute autre circonstance, il est d'une extrême importance de bien calculer d'avance quelle est la somme de fourrages qu'exige l'entretien convenable de ces nouveaux sujets et de la comparer avec celle que peut produire la terre, non-seulement dans les années de fertilité exceptionnelle, mais encore dans les années où la production n'est que moyenne.

Le calcul des budgets de consommation, basé sur les bonnes ou très-bonnes années, est complètement faux et exposerait l'exploitant à des mécomptes graves ; car, si, comme cela arrive assez souvent, les rendements ne sont que médiocres, on se trouve dans la gêne et par conséquent obligé, ou de réduire ses troupeaux, ou de diminuer les rations, et dans cette extrémité les sujets de races améliorées sont loin de soutenir leur réputation. Il vaudrait mieux ne posséder que des sujets plus rustiques accoutumés au régime de la misère. Mais en calculant d'après le rendement des années moyennes, on s'épargnera bien des ennuis et on atteindra presque à coup sûr le but proposé.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Nous sommes heureux de voir que les journaux avec qui nous